

Paul Louis Rossi

Le pont suspendu

J'ai assisté à un colloque consacré aux haïkus, dans la ville de Lyon, en 2010. Nous avons projeté des images, et notamment une femme penchée attribuée à Hiroshigue, et des poésies dédiées à la Grande Ono no Komachi, poétesse lors d'une confrontation, qui lave son manuscrit dans un torrent afin d'en effacer l'encre et prouver qu'elle sait le texte par cœur, comme on dit. Et j'avais décidé, au début de l'An XI de notre ère, d'écrire un essai : *Images du Monde Flottant*, avec mes notes. C'est alors, comme je venais de terminer, que vient s'abattre sur le Japon cette double catastrophe du tsunami et de l'accident nucléaire. Il n'est pas dans notre propos d'évoquer ces malheurs. Mais en souvenir de ce peuple laborieux du Japon, amical et pudique, et des passants qui nous conduisaient spontanément d'un point à l'autre des rues et au bord des rivières. Pour ma correspondante Kaoru Udo qui écrit : *Nous avons échappé ici, Machida, Toyo, le grand désastre...*, et de mon amie et traductrice Koumiko Muraoka. À tous ceux là, je dédie ce texte en souvenir du Théâtre Nô de Kyoto au mois d'octobre.

Le Pont suspendu

En ce mois d'automne, nous sommes allés voir un spectacle du Nô, à Kyoto. Rien ne peut décrire l'étrangeté de ce théâtre. Fascination absolue, ici l'extrême lenteur gestuelle crée chez le spectateur une forme d'hypnose, aggravée ce jour-là par l'ignorance exacte des vocables, des gestes, et du sens de l'histoire. Rythme très lent où la violence se manifeste par accès, soutenue par une musique agressive et rythmique. Virtuosité des exécutants. J'eus l'idée par la suite d'écrire pour mes amis, le musicien Jean-Yves Bosseur et le peintre Jean-Michel Meurice, des opéras et des Nô de poche. C'est à dire des tableaux très courts qui imitent la gestuelle, la diction syncopée, la musique, les bruits de gongs et les tambourins, les silences et les cris du spectacle.

J'avais appelé cette suite *Le Pont suspendu*, quelquefois inspirée par la lecture de Sôseki : *L'oreiller d'herbes*, ou de Kawabata : *La danseuse d'Izu*, et surtout *Pays de Neige*, avec des séquences très proches du théâtre Nô et du Kabuki...

Premier Tableau : L'hiver

Le Chœur : Le Monde est blanc. Tout commence et finit par de la neige. Les mains des femmes ne travaillent qu'à filer. Des pentes de la montagne le chanvre devient étoffe légère. C'est la neige qui la blanchit. Tout commence et se termine dans la neige.

Le Récitant : La toile de Chijimi n'existe que par la neige. La neige est la mère du chijimi...

Kawabata cite très peu de poésies dans son œuvre, mais compose ce qu'il appelle des romans miniatures, et ses références au spectacle du Nô abondent. Il faut ajouter que cette culture du Kabuki et du Nô introduit à la fois les notions de lenteur, de contemplation, et d'une brusque montée de la violence et du drame. Dans le *Grondement de la Montagne – Yama no oto* – un vieil homme contemple un masque Nô : « Le Visiteur expliqua que pencher le masque s'appelle *faire nuageux*. Alors l'expression se teinte de mélancolie. Mais le renverser en arrière s'appelle l'*éclairer*, car alors le visage semble joyeux. Le faire mouvoir de gauche à droite s'appelle *s'en servir*, ou bien *couper*, dit-on. »

Natsumé Sôseki, lui, avait succédé à Lafcadio Hearn à la chaire de littérature de Tôkyô. Il avait auparavant enseigné en Grande Bretagne. De l'*Oreiller d'herbes* il dit que c'est un roman haïku. En effet le livre est constellé de petits poèmes de trois lignes de sa composition ou tirées de ses lectures : *Je cessai de dessiner la poule et le coq et, dans un coin de la feuille j'écrivis...*

*Vent de printemps
Aux oreilles d'Izen
Grelots de cheval*

Izen était un disciple de Bashô, disparu en 1711. Sôseki écrit ensuite une citation de Masaoka Shiki...

*Chant du postillon
Qui franchit le col de Suzuka
Pluie de printemps*

C'est ainsi, dans l'auberge où il est accueilli par une très vieille femme, qu'il songe à *Takasago*, Nô célèbre avec un vieillard, balai à la main, qui s'avance sur le pont du théâtre, et qui se retourne très délicatement vers une vieille femme. Enfin plus tard il entendra la légende de la Belle de Nagara, qui s'était jeté dans l'étang plutôt que de choisir entre les deux frères Sasada et Sasabé qui étaient amoureux d'elle.

Sôseki écrit dans son ouvrage : « Il n'est pas assuré qu'on ne pleure pas en voyant *shichikioki* et *Sumidagawa*. Mais c'est une technique qui s'appuie pour un tiers sur la passion et pour deux tiers sur l'art. Si nous apprécions le Nô c'est qu'il reflète telles quelles les passions d'ici bas. C'est qu'il les revêt telles quelles d'un habit nommé art afin d'avoir une gestuelle d'une sérénité sans équivalent dans le monde. »

Gong : Les pas suspendus sur le pont de bois :
Et bien donc, tout au long de la nuit
Et bien donc, tout au long de la nuit
Tout en contemplant la lune jusqu'à l'aube

Second Tableau : Le Pont

Le Waki : il avance lentement sur le pont
Atsumari : gardien du havre nous voici parvenu
On apporte la montagne sur la scène
On apporte un rameau de pin

Lenteur – accroupissement – tabourets déplacés – costumes noir et blancs – flûte plaintive – tambourins – tambourinaires alignés.

Le livre de Zeami : *La tradition secrète du Nô*, précise les sources de la cérémonie. Il faut en convenir, le Nô est l'aboutissement du long voyage depuis l'Inde et la Chine, jusqu'aux îles nipponnes. La création du Nô devait dater de 1400 de notre ère. Le traité de Zeami précisait :

La pratique du Sarugaku-ennen, si nous cherchons les sources, nous dit qu'elle tire son origine de la patrie du Bouddha, ou bien encore qu'elle nous a été transmise par une tradition remontant à l'âge des dieux...

L'explication n'effaçait pas la surprise. Il fallait un temps infini pour s'infiltrer dans cette dialectique hiératique de la représentation, pour identifier les personnages, les héros, les saints, les revenants, les princes et les mécréants, car il y avait des Nô comiques. De bonnes et de méchantes femmes. Des sorcières et des ingénues. Cependant le théâtre du Nô, d'origine religieuse, tendait vers une sublimation du texte, des gestes et des paroles de l'acteur. Zeami ajoutait dans sa *Définition des neuf degrés* de l'excellence :

Le merveilleux, c'est l'ineffable, c'est le point où le cheminement de la pensée se détruit. Le soleil à minuit, est-ce encore une notion que la pensée peut définir ?

Troisième Tableau : Nuée du matin

Le Chœur

Les larmes avaient taché les bambous
la Dame de Wou-Chan
Crête des Monts
n'était qu'une nuée du matin

Le Prince égaré

Une ondée du soir
Moi seul je suis encore
Celui que j'étais jadis

J'ai longuement cherché dans les histoires du Nô et la suite infinie des récits intitulée *Le Dit du Gengi*, de Murasaki Shikibu, femme de lettres du XI^e siècle de notre ère, et dans divers autres ouvrages les traces de cette Dame de Wou-Chan. Je doute de l'avoir inventée, mais ce n'est pas mon propos car les légendes du Nô, protéiformes, reviennent toutes aux mêmes histoires, en sorte qui se recouvrent les unes et les autres dans la même gestuelle et le même art, avec des danses, des musiques douces ou violentes, des miniatures, des masques, des fantômes et des cérémonies incantatoires.

Quatrième tableau : Le Monde est rond

L'orchestre – tambourin – la Princesse entre avec un panier de fleurs.
La Princesse et le Prince pèlerin : masque brun – masque blanc. Ils entament une danse

lente – emblématique – silencieuse – puis saccadée – musique des tambourins – impétueuse – colérique – tout se défait...

Le Musicien : il frappe le tambourin avec des dés à ses doigts – son mat – tac tac tac

Le Prince : il est accompagné du chœur : Odeur des camélias odorants – fleurs cramoisies qui se détachent décapitées d'un coup sanglant...

le rouge

Komachi

du cœur

Kokoro

Il existe un surimono qui évoque le spectacle d'un Nô avec ce titre : *Asakusagawa Ise monogatari*. Il fait allusion aux *Contes D'Isé*. On y voit deux seaux portables, gris bleus, décorés de vagues bouclées. De longues écharpes de soies, et des robes de paille obtenues par gaufrage. Il y a dans le texte un Vieil homme à l'allure de mendiant – probablement travesti – qui déclare : *Serais-je arrivé à Shiogama dans le calme du matin*. Avec une citation du *Monogatari* :

*Les comédiens qui suscitent
l'hilarité incontrôlée, provoquent
aussi le rire de la montagne...*

Cette estampe sans personnages, avec des étoffes orange et rose qui s'enroulent agitées par le vent et des jupes de paille – *koshimino* – qui ont l'allure de s'envoler, ne cesse de me tourmenter. Il s'agirait de deux ramasseuses de sel éprises d'un amour malheureux pour un homme exilé dans ce village de pêcheurs. Je n'avais pas le désir vraiment de connaître la fin de l'histoire. Il me semblait ainsi que l'estampe, libre et flottante, sous la pluie des écritures du vieil homme et des chapitres de l'*Ise monogatari* devait ainsi garder ses incertitudes et son mystère.

L'étrange, c'est à l'instant où je désespérais de retrouver le véritable spectacle du Nô consacré à cette scène et à l'estampe du Surimono, que j'ai brusquement découvert dans un petit livre en anglais, pourtant constellé de mes notations, le Nô qui est évoqué dans l'estampe. Il s'agit d'un Nô intitulé *Matsukaze*. Je puis en traduire le propos : *A wandering priest arrives at Suma Bay. Two girls appear to gather salt...*

Donc, un prêtre vagabond arrive dans la baie de Suma. Deux femmes apparaissent qui ramassent du sel. Elles révèlent au prêtre qu'elles sont les fantômes de Matsukaze et Murasame, deux sœurs qui étaient amoureuses de Yukihiro, le poète aristocratique, exilé sur ce rivage. Matsukaze donne au vieil homme, sans doute un prince travesti, le chapeau et la robe de Yukihiro, que celui-ci avait laissés aux femmes en souvenir à la fin de son exil. Elles dansent et chantent en sa mémoire. Puis disparaissent avec l'aurore, et le prêtre n'entend plus que *le murmure du vent dans les pins*.

Cinquième tableau : L'automne

Le Chœur : les enfants de novembre sont plus sombres à cause de leur étoile

On apporte la forêt...

Le peintre : le hasard et l'automne m'ont apporté la feuille
le signe de l'automne intègre le feu et la forêt

aki – shûki

À cet instant il se produit comme un miracle. Le conteur aperçoit qu'il s'agit probablement de ce Nô contemplé à Kyoto dont nous avons si longuement cherché le titre et le thème auprès de nos amis japonais ou japonisants, ainsi que le déroulement de l'histoire, pour tout dire. La danse en particulier finale des deux femmes fantômes sur le rivage de Suma...

*Répondant à l'invite des nuages, des eaux,
Répondant à l'invite des nuages des eaux
Par ce monde inconsistant, partons en voyage !*

Mai 2011

Paul Louis Rossi est né à Nantes. Père italien et Mère bretonne. Poète, romancier et critique d'art. Prix Mallarmé pour *Faïences* (Flammarion, 1995). Livres sur Fra Angelico (1997) et Albrecht Altdorfer (2010) aux éd. Bayard. Vient de publier *Les Chemins de Radegonde* (Tarabuste) et *La Porteuse d'eau de Laguna* (Le temps qu'il fait). Film sur Turner : *Voyage sur la Loire*. Collaboration pour *Le Pont suspendu* avec le musicien Jean-Yves Bosseur et le peintre Jean-Michel Meurice.